



Le Temps
1002 Lausanne
058 269 29 00
<https://www.letemps.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 33'508
Parution: 6x/semaine

Page: 16
Surface: 154'020 mm²

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003

Référence: 76044957
Coupure Page: 1/5

Et au milieu passe une frontière

JOJ Comme le savoir-faire horloger ou le secret du Vacherin Mont-d'Or, la tradition du ski nordique est constitutive de la culture intime du Jura, en Suisse comme en France. Mais du patrimoine aux résultats sportifs, un gouffre s'est créé et coupe clairement le massif en deux



Le fondeur suisse Alois Kälin participait en 1964 aux épreuves internationales de ski du Brassus, compétitions qui se sont tenues de 1952 à 2000. (IASL/MUSEE NATIONAL SUISSE)



LAURENT FAVRE

🐦 @LaurentFavre

C'est une première: les Jeux olympiques de la jeunesse (JOJ) attribués à Lausanne, se tiennent partiellement à Prémamanon, en France, pour les épreuves de saut à skis, de combiné nordique et de biathlon. Rien de plus logique tant le massif du Jura, réparti pour deux tiers côté français et pour un tiers côté suisse, étend son croissant sur deux pays mais un même territoire, uni par une égale et ancienne passion pour le ski nordique.

Lors de l'inauguration du site des Tuffes, le 5 octobre 2019, la directrice des JOJ, Virginie Faivre, s'est félicitée de «la convention signée qui permettra aux athlètes romands de venir s'entraîner en France» et le président du Conseil départemental du Jura, Clément Pernot, a loué le massif comme «un trait d'union et non une frontière». Mais lorsque l'on parle de ski nordique et de sport de haut niveau, le Jura est bel et bien coupé en deux. Ce n'est même plus une frontière, mais un mur culturel, un fossé politique.

Laurence Rochat indétronable

Il suffit, pour en mesurer l'ampleur, de comparer les résultats des Jurassiens suisses et français (le terme de «Jurassien» est à prendre au sens géographique, et non cantonal ou départemental). Aux Jeux olympiques d'hiver, Suisses et Français ont qualifié depuis dix ans une moyenne de 25 à 30 athlètes dans les disciplines nordiques. Mais alors que les Jurassiens français étaient neuf en 2018 à Pyeongchang, dix à Sochi en 2014 et huit à Vancouver en 2010, il n'y a eu personne côté Jurassiens suisses depuis Laurence Rochat en 2010.

«Le sauteur à skis formé à la vallée de Joux Killian Peier a manqué de lui succéder en 2018. Aux JOJ, aucun Jurassien suisse non plus

en nordique (quelques-uns figurent dans d'autres disciplines), alors qu'ils sont six côté Jura français.

Selon Alain Meury, auteur d'un ouvrage de référence sur *Les Suisses aux Jeux olympiques 1896-2016* (Slatkine, 2017), seuls deux athlètes jurassiens ont remporté une médaille olympique dans les disciplines nordiques: les Vaudois Jean-Yves Cuendet à Lillehammer en 1994 (bronze, combiné par équipe) et Laurence Rochat à Salt Lake City en 2002 (bronze, relais de ski de fond).

De l'autre côté de la frontière, le massif du Jura est le plus grand pourvoyeur de médailles françaises aux Jeux d'hiver et chaque ville, chaque village, a son champion olympique: Fabrice Guy à Mouthe, Jason Lamy-Chappuis à Bois-d'Amont, Florence Baverel à Lièvermont, Vincent Defrasne à Pontarlier, Anaïs Bescond à Morbier. Le prochain sera sans doute Quentin Fillon Maillet, de Champanole.

Les grandes heures de «l'Inter»

Peut-être est-ce normal. Après tout, la saucisse de Morteau n'a pas d'équivalent à Neuchâtel. Peut-être... Mais cela n'a pas toujours été le cas. Fondeurs et sauteurs de la vallée de Joux ont longtemps approvisionné l'élite mondiale, depuis Marcel Reymond, champion du monde de saut à skis en 1933 à Innsbruck. Dans les années 1950, les Combiens Conrad Rochat, Gilbert Meylan, André Reymond et Louis-Charles Golay sautent en Coupe du monde.

Le dernier âge d'or s'étire entre 1984 et 2002, lorsque Fabrice Piazzini, Sylvain Freiholz, Jean-Yves Cuendet et Laurence Rochat participent aux Jeux olympiques.

Au Brassus, il y a eu des épreuves de Coupe du monde de ski de fond bien avant Davos. Et puis surtout, il y avait «l'Inter». Les épreuves

internationales de ski du Brassus, organisées de 1952 à 2000. Une étape réputée dans toute l'Europe qui attirait des myriades de spectateurs. «Il n'y a qu'au Brassus que j'ai vu une quantité de public et une ambiance approchant celles des pays nordiques», dira le journaliste Boris Acquadro. «C'était vraiment trois à quatre jours de fête», relate Sébastien Cala, chercheur en sciences du sport à l'Université de Lausanne.

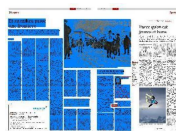
«Des trains spéciaux partaient de Lausanne. Cette tradition parle encore à beaucoup de monde, c'est quelque chose qui a compté, on l'a vu début janvier lors du passage de la flamme au Sentier. Mais si rien n'est fait, la tradition va gentiment s'éteindre», ajoute l'ancien sauteur, désormais responsable du saut à skis romand et jeune élu au Grand Conseil vaudois.

«Les Français ont misé sur le sport pour développer le tourisme. Nous, on se méfie des deux»

SYLVAIN FREIHZ, ANCIEN SAUTEUR

Le tremplin de la Chirurgienne, au Brassus, a été démonté en 2002 (il n'était plus homologué par la FIS depuis 1993). Celui des Charbonnières subsiste, mais il est peu praticable. Le ski nordique suisse a transhumé vers l'est et vit désormais dans les Alpes, à Engelberg, à Einsiedeln, à Davos.

«On est des ours blancs sur la banquise, s'exclame l'ancien sauteur Sylvain Freiholz. C'est pour ça que les JOJ, on a bondi dessus pour essayer de faire bouger les politiques. Mais la seule chose qu'on a obtenue, c'est de pérenni-



ser l'accord frontalier pour les Tuffes. Au Brassus, le projet de petit tremplin a été abandonné l'an dernier et dans une semaine il ne restera rien du stade de ski de fond éphémère installé pour l'événement.»

En 2018, le projet de centre de performance nordique des Grandes Roches (trois tremplins progressifs de saut à skis, un ensemble de pistes et d'installations d'un système de neige artificielle et d'entraînement estival) avait obtenu son financement (6,4 millions de francs), mais il a été battu par les oppositions. «On nous reprochait d'être durables, ironise Sébastien Cala. Les Français, eux, ont su faire des investissements. Et ce ne sont pas que des tremplins. Ils ont des centres aménagés, des chambres à hypoxie, des salles simulant différentes conditions de l'air, des moniteurs professionnels qui font des initiations dans les écoles.» Et même une ferme à neige.

Côté suisse, on s'en remet encore largement au bénévolat de quelques passionnés, qui s'épuisent ou vieillissent. «En ski de fond, on est au stade de la survie, lance Sylvain Freiholz. Des huit clubs romands qui faisaient de la formation il y a trente ans, il en reste deux.»

La Franche-Comté totalise également six sections sport-études spécialisées ski où étudient une centaine de jeunes athlètes. Espoir du combiné nordique français, Nils Gouy (2001) est licencié à Autrans, dans le Vercors, mais il a passé le bac (mention «bien») en juin 2019 au lycée ski-études de Morez. Il s'entraîne dix heures par semaine et voit parfois passer quelques Suisses au tremplin de Chaux-Neuve.

«Ici, tout est bien organisé et il y a beaucoup de compétences dans un petit périmètre. Les grands champions sont acces-

sibles, on peut leur parler, les voir s'entraîner. Cela donne une référence, une idée du niveau à atteindre», expliquait-il au *Temps* le 5 octobre 2019, après avoir effectué un saut de démonstration sur le tremplin rénové des Tuffes.

Présent à cette inauguration, Michel Vion, le président de la Fédération française de ski (FFS), ne cachait pas sa satisfaction. «Nos installations commencent à faire des envieux chez nos concurrents. Nous avons regroupé le pôle d'excellence du ski nordique dans le Jura, parce qu'on trouve ici réunis l'engouement, le bénévolat, le financement et désormais les infrastructures.»

Des champions à la frontière

Selon la légende, on y croise aussi des champions aux postes-frontières. Michel Vion n'écluse pas: «Toutes disciplines confondues, nous disposons de 25 contrats avec l'armée et 25 avec les douanes. C'est mieux qu'en Suisse, mais moins qu'en Italie. Ces athlètes sous contrat sont 220 jours par an à disposition de la FFS mais nous ne les payons pas, ce qui permet de concentrer nos efforts ailleurs.» Fort de cette organisation, le village-frontière de Bois-d'Amont, 1600 habitants, avait quatre représentants aux JO de Vancouver.

Chaque jour, des milliers de frontaliers passent la douane à La Cure, à Vallorbe ou à Fahy, mais cette politique du sport n'a jamais franchi la frontière. Celle du tourisme non plus, d'ailleurs. «Il faut nuancer lorsque l'on parle d'une culture commune du ski nordique, recadre Sébastien Cala. Je crois que c'était vrai jusqu'à la fin des années 1950, lorsque s'est développé le tourisme de montagne. Les Français se sont lancés, et Les Rousses ou Métabief sont devenues des stations de sports d'hiver, mais pas les Suisses. Nous avons soutenu la comparaison tant que le sport était

moins structuré, que les infrastructures étaient moins exigeantes.» A relire les archives de «l'Inter» du Brassus, il est frappant de constater que, du début à la fin, l'organisation des épreuves relève de l'aventure, constamment incertaine. En 1983, l'incendie de l'Hôtel de France calcine un quart des lits disponibles et suffit à faire annuler les courses de ski de fond. «Les Français vivent du tourisme. Nous, non seulement on n'en vit pas, mais on s'en méfie», regrette Sylvain Freiholz.

Mais la vallée de Joux vit, et plutôt bien, de l'industrie horlogère. «Des marques comme Jaeger-Lecoultré ou Audemars Piguet ont longtemps soutenu l'activité, sponsorisé des athlètes, et même fourni des bénévoles, assure l'ancien sauteur, mais n'en ont jamais fait un élément de leur communication. Aujourd'hui, ces marques sont devenues de grands groupes internationaux qui n'ont pas d'intérêt à soutenir une activité locale.» Ainsi, début janvier, la marque de luxe Richard Mille, basée aux Breuleux, a-t-elle annoncé un partenariat avec la star norvégienne du biathlon, Johannes Bø.

Sinistré, le ski nordique jurassien peut chercher de l'aide côté français. «C'est une chance qu'ils nous accueillent parce que nous sommes totalement dépendants d'eux», mesure Sébastien Cala. Les deux pays ont plusieurs fois organisé des championnats nationaux communs en combiné nordique, et même une épreuve de Coupe du monde, avec toujours le même canevas: le saut en France, le ski en Suisse.

En saut à skis, le meilleur talent suisse actuel, Killian Peier, a été formé en grande partie aux Tuffes et à Chaux-Neuve, mais il a dû déménager à 16 ans à Einsiedlen. D'autres sont partis à Brigue, à Engelberg ou dans les Grisons, seul canton suisse porté par une vision comparable à celle de la



France. «Mais la différence, c'est qu'un jeune Grenoblois qui vient aux Rousses pour s'entraîner ne va pas perdre ses repères. C'est la même langue, la même culture et il pourra continuer d'étudier. Le jeune Romand, lui, va se retrouver en Suisse alémanique avec pour seules alternatives un apprentissage ou une matu commerciale», explique Sylvain Freiholz.

Le médaillé de bronze des Mondiaux de 1997 a connu l'époque «des tremplins de villages. Une petite tournée romande passait par Le Locle, Vaulion, Sainte-Croix». Aujourd'hui, il tente de

faire revivre le saut en misant sur la notoriété de Killian Peier et sur un mini-tremplin aménagé sur une remorque, installé au Flon durant les JOJ et qui fera ensuite le tour des préaux romands.

En ski de fond, Hippolyt Kempf, chef du nordique à Swiss-Ski, se veut optimiste. «Il y a eu un creux, mais ça repart, assure le champion olympique 1988 du combiné. Dans les épreuves de jeunes, on voit presque toujours un Jurassien dans les premières places. Cela veut dire que l'on peut espérer en retrouver quelques-uns dans quatre ou cinq ans dans les cadres nationaux.»

La relève du fond à Ski Romand a été confiée à un Jurassien... français, Yves Lanquetin. «Nous avons mis en place le Kid Nordic Tour, un petit circuit romand de six courses qui permet aux jeunes de se confronter et qui les motive pour aller plus loin. Mais c'est fragile, le ski de fond est un sport difficile qui, même dans le Jura, a beaucoup de concurrence. A la vallée de Joux, le ski-club fait face à une offre de quarante activités sportives ou culturelles différentes.» ■

En saut à skis, le meilleur talent suisse actuel, Killian Peier, a été formé en grande partie aux Tuffes et à Chaux-Neuve, mais il a dû déménager à 16 ans à Einsiedlen



«Il n'y a pas de dynamique sportive du territoire»

SYNERGIE La ministre française des Sports Roxana Maracineanu, ancienne championne du monde de natation, estime que Jura suisse et français pourraient davantage collaborer pour des projets transfrontaliers

Lorsque vous étiez nageuse à Mulhouse, quels contacts aviez-vous avec les Suisses? Roxana Maracineanu: Nous allions à des meetings à Bâle ou en Allemagne. On ne se côtoyait que dans des moments comme cela, et je l'ai regretté à la fin de ma carrière. Je suis allée une fois m'entraîner en Allemagne, mais assez loin de Mulhouse, et cela m'a permis de démythifier mes adversaires: j'étais un peu complexée, elles les grandes Allemandes et moi qui étais toute petite. En rentrant, je me suis dit: «C'est fou, on est tout proche et on fait peu d'échanges d'expériences.»

Les structures fédérales, souvent centralisées, renforcent-elles les frontières? Il n'y a pas de dynamique sportive de territoire. Cela se fait un peu au coup par coup, quand il y a une compétition et que l'on veut amener du monde en invitant les voisins, mais il n'y a pas une politique derrière qui fait que les liens s'entretiennent. Cela amènerait pourtant du dialogue, des échanges, voire permettrait de pousser sur des projets transfrontaliers plus grands, plus importants que le sport, comme des routes ou des équipements communs.

Connaissez-vous le cas du ski nordique dans les deux Jura? Plus comme amoureuse de la région – je viens ici en vacances depuis dix ans – que comme ministre. Ce que je sais, c'est qu'il existe un grand projet de domaine skiable commun La Dôle-Les Tuffes, et qu'il a du mal à voir le jour, alors qu'il serait très utile pour rendre la région plus attractive. Il y a des accords entre stations, mais ce n'est pas satisfaisant parce qu'elles restent très éparpillées. Le potentiel touristique de la région est énorme: un territoire rural, à deux heures de Lyon, trois heures de Paris, dans une

ambiance plus cool que les Alpes, c'est ce que beaucoup de gens recherchent. Ces territoires mériteraient d'être mieux

«Le potentiel touristique de la région est énorme: un territoire rural, à deux heures de Lyon, trois heures de Paris, dans une ambiance plus cool que les Alpes»

structurés et si des projets transfrontaliers peuvent y contribuer, j'y suis favorable. Tout en préservant, comme sait le faire la Suisse, l'aspect traditionnel de son paysage.

Comment expliquez-vous l'efficacité du système français? Dans des sports où l'équipement est aussi important, nous avons concentré la pratique autour des infrastructures disponibles. Il n'y a pas beaucoup de tremplins pour le saut à skis et le combiné en France, mais il y en a deux aux Rousses et à Chaux-Neuve. Ensuite, nous avons un fonctionnement particulier, marqué par un lien très fort entre les fédérations et l'Etat, avec des fonctionnaires du Ministère, détachés auprès des fédérations. La Fédération française de ski bénéficie ainsi de 80 fonctionnaires d'Etat qui travaillent pour elle. Cette mise à disposition autour de pôles d'excellence nous donne de l'expérience et de la stabilité.

Enfin, si traditionnellement le budget de l'Etat pour le sport n'est pas très important, il est dix fois plus grand lorsque l'on additionne les diverses collectivités. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR L. FE



ROXANA MARACINEANU
MINISTRE FRANÇAISE
DES SPORTS